

HALTE SPIRITUELLE DU VENDREDI 8 NOVEMBRE 2019

**SOUFFRANCE ET MORT/
PROMESSE DE VIE ETERNELLE**

Nous sommes encore dans l'ambiance de l'automne, les arbres perdent leurs feuilles, les jours baissent, tout semble aller à la mort. Et pourtant, dans la nature qui nous entoure tout est prêt pour la renaissance du printemps. Nous le savons, la mort et la vie sont indissociables, inséparables ! Le rituel du fleurissement des tombes à chaque fête de la Toussaint nous le rappelle. Qu'en est-il de la souffrance, porte ouverte sur notre finitude ? Et s'il y avait au cœur de notre expérience de la traversée de la souffrance et de la mort, une promesse inscrite depuis toujours celle de la vie éternelle. Martin Steffens, dans son très beau livre « l'Eternité reçue » nous aidera à la découvrir.

- 1 – Le lien entre la souffrance et la mort
- 2 – Le scandale de la souffrance
- 3 – La mort dans le quotidien de la vie
- 4 – Ressusciter c'est se recevoir d'un autre

1 – Le lien entre la souffrance et la mort

Pourquoi associer la souffrance et la mort ? On peut penser les deux indépendamment. Il y a beaucoup d'écrits sur la souffrance, sur l'expérience humaine de la souffrance et d'autres sur la mort. Lier ces deux expériences fondamentales est éclairant, elles sont proches, les penser ensemble donne du poids à l'une et à l'autre.

Impossible de penser la condition humaine sans rencontrer la souffrance. Elle est là depuis le premier jour de notre vie et... jusqu'à notre mort. Nous connaissons les multiples visages de la souffrance. Elle est physique, c'est le corps qui souffre. Elle est psychique c'est notre « moi intérieur » qui souffre. Elle est morale c'est notre identité profonde qui est blessée. On peut chercher à expliquer la souffrance, à en connaître les causes. On peut lutter contre la souffrance, mais on ne peut pas l'éliminer de la vie humaine. Elle dévoile la très grande fragilité de l'homme, sa vulnérabilité, et en même temps sa capacité de résistance et de résilience. La souffrance laisse entrevoir la mort au bout du corps qui souffre, de l'être désespéré. Il est, par ailleurs, beaucoup de perception de la fin, de la mort... des petites morts comme l'écrit Martin Steffens, ce sont toutes les impossibilités contre lesquels nous butons !

Pourtant la souffrance est indissociable de la vie... On peut dire « je souffre, donc je suis vivant ». Dans le même sens combien d'êtres qui ne savent plus souffrir, qui n'osent plus souffrir, qui vivent dans un monde aseptisé de toute souffrance, et qui restent au porte de la vie ! Dans les accompagnements que j'ai pu vivre de personnes au soir de leur vie, alors que la fin est proche, je ne me souviens pas d'avoir parlé de la mort, mais toujours de la vie. La perspective de la fin est là. Il n'est pas besoin d'en parler. La souffrance est là, bien présente, mais la conversation, amicale, fraternelle ne porte pas sur la mort, mais beaucoup plus sur la vie que l'on veut vivre jusqu'au bout.

Par ailleurs il est des souffrances assumées qui ouvrent sur la vie, je pense à l'entraînement des sportifs, ou à l'ascèse pour un motif religieux ou plus simplement pour gagner en liberté.

En tout cela nous sommes confrontés à nos contradictions, c'est ce qu'avait bien analysé Simone Weil citée par Martin Steffens :

« Faire de ce qui nous blesse autant d'entrées dans une vie plus vraie – dans une vie qui fait droit à ce qu'elle ne comprend pas ... « Notre vie est impossibilité... Chaque chose que nous voulons est contradictoire avec les conditions ou les conséquences qui y sont attachées... » Mais de cela précisément, il est un usage possible. Car continue Simone Weil : « La contradiction seule nous fait éprouver que nous ne sommes pas tout. La contradiction est notre misère et le sentiment de notre misère est le sentiment de la réalité. Car notre misère, nous ne la fabriquons pas. Elle est vraie. C'est pourquoi il faut la chérir. Tout le reste est imaginaire. » » Page 85

Nous sommes étonnés devant l'aptitude de l'homme à souffrir, même si nous nous en protégeons dans nos sociétés développées. Mais la souffrance est là, permanente et souvent cachée, dans les informations sur les conflits du monde. Elle demeure une énigme dans nos vies jusqu'à notre dernier souffle !

2 – Le scandale de la souffrance

La souffrance, dès qu'elle arrive dans nos vies et surtout si elle s'installe, interroge et nous nous posons la question : Pourquoi ? Pourquoi moi ? Pourquoi cet accident ? Pourquoi cet échec ? Pourquoi cette épreuve ? Nous faisons ainsi l'expérience du mal physique, du mal moral. Il vient envahir tout notre champ de conscience jusqu'à ce qu'il s'atténue, devienne davantage supportable. Nous nous interrogeons : Vais-je guérir de cette souffrance qui m'atteint ?

La souffrance questionne sur le sens de la vie, sur notre rapport à Dieu. Elle est un mystère, au sens où je n'aurai jamais fini de chercher à la comprendre ! Face à la souffrance, la seule attitude qui convienne est la présence, et le silence, l'infini respect devant celui qui souffre. Souvenons-nous des amis de Job qui viennent lui expliquer les raisons de sa souffrance... des bavards inutiles, ce que nous sommes souvent ! Job saura démonter la fausseté de leurs arguments incapables d'être à la hauteur de son drame.

On peut dire que la Bible, surtout dans les Psaumes, mais aussi dans de nombreux récits est un long cri vers Dieu de l'homme qui souffre. Il souffre dans la maladie, la déchéance morale, l'injustice subie mais aussi la conscience de son péché. Combien de situations d'aujourd'hui peuvent être éclairées par les mots de la Bible. Ils sont toujours d'une étonnante actualité. La souffrance favorise en quelque sorte une ouverture vers Dieu.

Curieusement aussi, la figure du « Serviteur Souffrant » traverse la Bible comme une expression qui reprend l'expérience des prophètes et annonce un Messie, non pas triomphant mais pauvre, humilié, broyé par la souffrance. Non seulement, Dieu n'abandonne pas son peuple dans la souffrance, mais, en quelque sorte, il « devient » souffrance pour annoncer et apporter son salut. Les évangiles reprendront cette « figure » pour l'appliquer à Jésus et tenter d'éclairer le scandale de la Croix.

Ce scandale de la souffrance vient heurter de plein fouet notre désir d'une vie heureuse apaisée, sans tensions. Nous voudrions nous détourner de la souffrance scandaleuse qui est là à notre porte, dans les hôpitaux, mais aussi dans l'angoisse des réfugiés et des migrants, dans la honte des graves blessures de la pédocriminalité ! Nous ne pouvons qu'être présent et tenter d'agir autant qu'il est possible. Pourtant nous savons combien la figure de Jésus souffrant peut être un signe apaisant et réconfortant pour celui qui souffre. Lui aussi est passé par là !

Nous devons nous méfier du « dolorisme » trop souvent présent dans nos attitudes. Il ne convient pas de magnifier la souffrance, mais de la vivre et de la supporter en ayant conscience de notre finitude.

3 – La mort dans le quotidien de la vie

Martin Steffens parle de « petites morts » auxquelles nous sommes affrontés dans nos histoires humaines. Nous devons consentir à mourir à un certain nombre de désirs légitimes mais qui sont irréalisables dans notre vie personnelle, amicale, sociale, politique. Ces petites morts peuvent entraîner un esprit de « résignation ». Elles sont surtout l'ouverture au réel de notre condition humaine. Elles nous obligent à prendre au sérieux les engagements de notre vie et à en percevoir les limites puisqu'ils sont inéluctablement confrontés à la mort !

L'expression de La Rochefoucauld est intéressante : « Les hommes savent qu'ils vont mourir... mais ils n'y croient pas ! » Nous avons toute sorte de stratégies d'évitement de la mort et des questions qu'elle nous pose ! Nous ne voulons pas y penser ! Nous nous perdons dans des distractions multiples. Pourtant il est nécessaire de comprendre la réalité de notre condition mortelle, comme le disait Etty Hillesum confrontée au drame de la Shoah en Hollande et déportée elle-même, elle écrit le 3 juillet 1942 :

« J'ai réglé mes comptes avec la vie, il ne peut plus rien m'arriver... En disant : « J'ai réglé mes compte avec la vie », je veux dire : l'éventualité de la mort est intégrée à ma vie ; regarder la mort en face et l'accepter comme partie intégrante de la vie c'est élargir la vie. A l'inverse, sacrifier dès maintenant à la mort un morceau de cette vie par peur de la mort et refus de l'accepter, c'est le meilleur moyen de ne garder qu'un pauvre bout de vie mutilée, méritant à peine le nom de vie. Cela semble un paradoxe : en excluant la mort de sa vie, on se prive d'une vie complète et en l'y accueillant, on élargit et on enrichit sa vie » cité par Martin Steffens page 7

La mort nous renvoie au « tragique » de nos existences que nous n'aimons pas voir et comprendre. Sa perspective peut entraîner révolte et angoisse, mais elle est aussi ouverture et apprentissage au consentement à être dans les limites de nos existences. Il y a forcément une dimension « mystique » dans l'approche de la mort, la rencontre d'un Autre auquel je me remets. La mort suppose une confiance, un lâcher prise, une disponibilité.

Il y a un lien entre la mort et la grâce...

« Ainsi, comme l'usage des petites morts le suggérait, il y a un lien profond entre mort et grâce. La mort physique, absolue, celle dont on ne peut faire usage, est ce dont un autre que moi fera usage. Si cet Autre faisait de moi ce que j'espère qu'il fera, s'il me rendait à ce qu'il y eut de meilleur en ma vie, il répondrait à ma mort par ma résurrection. Le fera-t-il ? La perspective de la mort est pour reprendre Ellul, à la fois terrible et bonne – les deux, car s'il ne s'agissait pas de se déprendre parfaitement (cela est terrible), il ne s'agirait pas non plus de se recevoir entièrement d'un Autre (cela est bon)... Soustraite à tout usage, ma mort devient l'affaire d'un Autre. Et c'est paradoxalement ce que nous apprenait, dans notre vie, l'usage des petites morts : à nous offrir sans crainte, à nous abandonner à d'autres mains, à consentir à ne pas avoir de toute chose la maîtrise. Ainsi donc, la mort, l'impossible par excellence, la fin de tout usage, révélera ultimement le secret de l'usage que nous faisons, en notre vie, de l'impossible

Quel est ce secret ? Il tient en trois mots Dieu est Père Page 147

La mort, ma mort est le moment unique et fondamental de mon existence. Je dois consentir à ce grand « passage » qui est rencontre d'un Autre !

4 – Ressusciter, c'est se recevoir d'un autre

L'immortalité de l'âme ne dit rien de la résurrection promise. Elle n'est pas satisfaisante pour penser l'éternité. Car au fond c'est la poursuite de la vie après la mort sous

la forme de celle d'ici bas... le corps en moins ! La vie éternelle, promise est une autre réalité. Elle est déjà en nous dans notre manière de vivre le quotidien.

Nous devons abandonner des représentations non satisfaisantes de la vie éternelle. Elle n'est pas la répétition de la vie à l'identique, un prolongement de l'aujourd'hui sans rupture ! Or nous devons comprendre nos souffrances et notre mort comme habitées par cette promesse de la vie éternelle qui change tout. Alors je peux vivre sans tricher avec mes limites en accueillant la part d'éternité qu'il y a dans cet aujourd'hui limité.

Je fais la découverte de l'éternité présente dans mon quotidien dans la rencontre de l'autre dans l'amour et l'amitié. Je reçois la vie comme un don, dans cet amour qui ouvre le présent et lui donne un goût d'éternité.

J'accueille aussi l'éternité dans l'expérience de la beauté, celle de la nature avec l'explosion des couleurs d'automne, mais aussi la beauté dans l'art sous toutes ses formes. Le temps est comme suspendu

« Si ma mort est abandon de soi, si ma mort est don de moi-même par Celui qui a répondu à mon cri, alors la vie redonnée sera à la jonction de celle que j'abandonne par ma mort et de Celui qui me la redonne. Si mourir c'est se prêter totalement à Dieu, alors revivre, ce sera se recevoir de lui. La vie redonnée sera donc ma vie présente, mais transformée de m'être rendue » page 179

Le récit et le souvenir, sont indispensables pour entrer dans ce don et cet accueil.

Savoir raconter, relire ce que j'ai vécu, le mettre en mots pour le reconnaître et le partager, c'est accéder à ce qu'il y a d'essentiel dans ma vie. Le récit fait ressortir ce que je n'avais pas perçu en le vivant. Raconter donne du poids aux relations, aux événements.

Le souvenir est à la source du récit. Faire mémoire des moments où ma vie a été en cohérence avec ce que je suis appelé à être. Faire mémoire des blessures et des souffrances comme ouverture au mystère que je suis y compris dans la confrontation à mes limites à mon incomplétude.

Le rendez-vous de la mort est un rendez-vous avec un autre

« Un trajet à son sens plein si celle ou celui qu'il rejoint, non seulement m'attend, mais m'aime et m'espère. De même avec la vie : elle a un sens si, entre la naissance et la mort, se dessine un trajet, se révèle comme un rendez-vous... Ni donné d'abord, ni donné arbitrairement, le sens de la vie naît de son offrande progressive à un Autre qu'on apprend peu à peu à mieux connaître (et à posséder moins). La condition nécessaire et suffisante pour que la vie ait un sens, c'est que le « Rendez-vous ! » de la mort, par lequel il faudra tout remettre, soit finalement un rendez-vous. Ce qui signifie que, sans la perspective de notre résurrection, la vie n'a de sens que celui qu'on lui donne – c'est-à-dire : aucun. » Page 198

Et cette expression de Simone Weil qui éclaire notre réflexion d'aujourd'hui

« C'est le détachement qui rend toute chose éternelle... »

Pour conclure cette prière de Rainer Maria Rilke cité au début de l'ouvrage de Martin Steffens page 8

*« O mon Dieu, donne à chacun sa propre mort,
Donne à chacun la mort née de sa propre vie
Où il connut l'amour et la misère
Car nous ne sommes que l'écorce, que la feuille,
Mais le fruit qui est au centre de tout
C'est la grande mort que chacun porte en soi.*